

Georg Lukács

*Sur la question
de l'organisation
des intellectuels.*

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Georg Lukács

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Zur Organisationsfrage der Intellektuellen (1920).

Il occupe les pages 167 à 171 du recueil *Taktik und Ethik, Politische Aufsätze I* [Tactique et Éthique, Essais politiques I] (Luchterhand, Neuwied und Berlin, 1975). Il figure également sous le titre *Intellektuelle und Organisation* aux pages 175 à 179 du recueil *Revolutionäres Denken – Georg Lukacs Eine Einführung in Leben und Werk* [Pensée révolutionnaire – Georg Lukács, une introduction à sa vie et son œuvre] édité par Frank Benseler, Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1984.

Il a été publié à l'origine dans : *Kommunismus*, 1^{ère} année, cahier 3 (1920), pp. 14-18.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Sur la question de l'organisation des intellectuels.

Comme Marx et Engels l'ont déjà montré dans le *Manifeste Communiste*, cela fait partie des signes essentiels de l'imminence du moment décisif dans la lutte de classes que « le processus de décomposition de la classe dominante, de la vieille société tout entière » prenne « un caractère si violent et si âpre qu'une petite fraction de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir. »¹ Cette période a été pour le capitalisme abordée dès avant la guerre ;² la guerre et ses conséquences n'ont fait que transformer la crise latente du capitalisme en une crise aiguë. À cette crise aiguë correspond la croissance rapide des organisations d'intellectuels, où beaucoup, dans la première ivresse révolutionnaire, ont vu non seulement un signe du combat décisif (ce qui était en partie vrai), mais aussi un renforcement interne des troupes du prolétariat, qui avaient à mener ce combat décisif jusqu'à la victoire. Tout mouvement révolutionnaire – dans la mesure où il avait des illusions à ce sujet – devait connaître de sévères déceptions. Les organisations d'intellectuels sont, à quelques exceptions sporadiques, passées tôt ou tard dans le camp de la contre-révolution. Leurs dirigeants, souvent révolutionnaires authentiques, sont restés dans le temps soit totalement isolés, ou ont été également repoussés dans les rangs de la bourgeoisie, s'ils ne voulaient pas se séparer de leurs confrères.

¹ Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, trad. Laura Lafargue, Paris, Librio, 1998, p. 39.

² La première guerre mondiale, 1914-1918.

Ce phénomène est si général qu'il vaut peut-être la peine de dire quelques mots sur ses causes. Les organisations d'ouvriers de l'industrie (ainsi que d'ouvriers agricoles) sont d'un côté des organisations de combat efficaces du prolétariat, qui rendent matériellement et idéologiquement possibles la lutte de classes, mais d'un autre côté, elles préfigurent, elles sont les germes de l'organisation communiste de la vie économique. Dans la vie économique, il y a en effet un *processus dialectique direct* : le capitalisme prépare lui-même son propre déclin et produit les forces et les puissances qui sont appelées à le remplacer. En revanche, dans tous les domaines qu'on a l'habitude de désigner par le terme d'idéologie en opposition à l'économie, la relation dialectique entre décomposition du capitalisme et émergence des formes qui doivent le remplacer est une *relation indirecte* et de ce fait extrêmement *complexe*. Premièrement, le bouleversement qui, dans tous ces domaines, se produit dans le prolétariat s'organisant en classe dominante, est beaucoup plus violent que l'organisation de socialisation de l'entreprise. Mais à cela s'ajoute le fait que la recomposition des couches sociales nécessaire en l'occurrence ne correspond pas et *ne peut pas correspondre* aux intérêts de classe des intellectuels *en tant que* classe. Je renvoie simplement au fait que l'administration unitaire d'entreprises économiquement interdépendantes, tout à fait indispensable à une organisation rationnelle de la production, contraint obligatoirement toute une masse d'employés du privé à un changement de leur carrière, car leur place dans la production ne reposait pas sur les nécessités matérielles de la production comme chez les ouvriers, mais sur la multiplicité des entreprises capitalistes en concurrence. La situation de classe des fonctionnaires, des officiers est analogue, et plus crûment encore celles des avocats, des juges, ou même des

journalistes. Cette situation de classe suffit à expliquer pourquoi ces couches sociales ne commencent à s'organiser qu'à l'instant d'une crise aiguë, ou tout au moins ne commencent à être sérieusement prises en considération en tant qu'organisations. Leur organisation a en effet un *caractère purement défensif*. Comme ils sont des « parasites » du capitalisme, l'ébranlement du capitalisme se voit tout d'abord dans l'ébranlement de leur situation de classe. Même s'il reste vrai que la situation économique qui lui était imposée a contraint le prolétariat industriel à la lutte de classe, cela ne change rien au fait que les organisations des ouvriers de l'industrie *sont d'emblée et dans leur conception même des organisations offensives* ; à savoir des organisations d'une offensive qui est dirigée contre l'existence du capitalisme. C'est pourquoi toute organisation des ouvriers de l'industrie est dans sa nature révolutionnaire et ne peut qu'à l'occasion avoir une action réactionnaire (par suite de la bureaucratisation des syndicats.) Tandis que les organisations d'intellectuels sont réactionnaires par nature et n'ont que fortuitement des actions révolutionnaires.

Ce caractère opposé des deux formes d'organisation repose non seulement sur l'opposition des intérêts que nous venons de mentionner, en ce qui concerne l'édification de la société dans la période de dictature du prolétariat, mais aussi sur les profondes oppositions idéologiques. Car la nouvelle société que la dictature du prolétariat est appelée à édifier *doit naître de l'esprit du prolétariat*. Si l'on définit en même temps la dictature du prolétariat comme démocratie prolétarienne, alors cela indique précisément que les intérêts vitaux du prolétariat doivent être les lignes directrices de l'édification de la nouvelle société. La vocation historique du prolétariat pour cette révolution repose essentiellement sur le fait que ses intérêts de classe coïncident avec les intérêts de

l'humanité, qu'elle ne peut pas se libérer de sa position comme classe opprimée sans anéantir les différences de classe en général (*Misère de la Philosophie*).³ La dictature du prolétariat signifie donc obligatoirement un droit du prolétariat à l'auto-détermination. Mais ce droit à l'auto-détermination est-il applicable aux intellectuels également « organisés », qui se sont éventuellement organisés sous le drapeau socialiste ? Certainement pas, et surtout pas là où ces organisations semblent avoir le plus grand droit à l'auto-détermination : sur les questions de l'édification. Est-il vrai que lors de l'édification de la société communiste, l'organisation des enseignants, par exemple, pourrait avoir vocation à mettre en place le projet concernant l'éducation, ou qu'une organisation d'artistes ou d'érudits pourrait s'occuper de l'organisation de l'art et de la science ? Certainement pas. C'est en vain qu'ils vont se réclamer de leurs « connaissances du sujet », de ce qu'ils sont des « experts » de ces questions. Ils ne sont pas compétents. Premièrement parce que dans leur majorité – et ceci résulte de l'essence du capitalisme – ils ne sont pas de véritables spécialistes, mais des gens de routine creuse, des exécutants et des manœuvres sans âme. Deuxièmement parce qu'ils sont des spécialistes de l'éducation capitaliste, etc., ils ne peuvent pas être pertinents pour la nouvelle culture. Appliquer le concept de démocratie prolétarienne aux « corporations » d'intellectuels, cela voudrait dire étouffer dans l'œuf la nouvelle société naissante, l'abandonner au savoir-faire petit-bourgeois, et à la routine capitaliste.

Le sabotage évident de l'« intelligentsia » en Russie, sa position contre-révolutionnaire toujours plus affirmée en Hongrie (les journalistes ont donné le premier signal de la

³ Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Paris, Éditions Sociales, 1961, pp. 178-179.

contre-révolution et le syndicat des employés du privé s'est très violemment opposé à l'édification économique) ne sont pas des hasards. Ils ne sont pas nés d'une tactique « erronée », et ne peuvent pas être évités par une tactique « juste », mais ils résultent nécessairement de la situation de classe des intellectuels et de la nature correspondante de leurs organisations. Je l'ai dit : ces organisations sont défensives, tandis que celles des ouvriers de l'industrie sont offensives. *Ces dernières attaquent la société bourgeoise, tandis que les premières défendent leurs propres privilèges mis en danger au sein de la société bourgeoise.* S'ils se disent socialistes, c'est chez eux un manque de conscience ; si les partis socialistes les reconnaissent comme tels, c'est un manque de perspicacité. Car comment un étudiant, par exemple, pourrait-il être socialiste *en tant qu'étudiant*, alors que l'essence de la condition étudiante (dont il défend l'« auto-détermination ») repose sur l'opposition des érudits et des non-érudits, sur le privilège de la formation – et donc sur ce dont la destruction est le sens du socialisme ? Le malentendu du premier enthousiasme s'éclaire donc tout de suite, et c'est mieux si l'opposition de classe qu'il faudra nécessairement un jour traiter soit traitée bientôt et ouvertement. En tant que classe, l'intelligentsia aujourd'hui n'est pas révolutionnaire, elle ne peut pas être révolutionnaire, tandis que le prolétariat est révolutionnaire précisément *en tant que classe*. (C'est une erreur de se référer à la révolution française, aux révolutions bourgeoises en général. En ce qui concerne le féodalisme ou l'absolutisme à éliminer, l'« intelligentsia » peut à maintes occasions avoir été révolutionnaire *en tant que classe*, mais on ne peut en tirer aucune conclusion quant à sa position à l'égard du capitalisme.) C'est là un état de fait objectif dont

la méconnaissance a entraîné de graves erreurs – et en entraînera encore.

Est-ce que là, on nie l'importance révolutionnaire des intellectuels ? Absolument pas. Oui, de nombreux intellectuels sont de bons combattants d'avant-garde de la révolution, parfois les meilleurs. Si des contemporains de Lénine et Trotski, de Béla Kun et de Rosa Luxemburg niaient cela, ils seraient frappés d'aveuglement. Mais des intellectuels ne peuvent devenir révolutionnaires que *comme individus* ; ils doivent *sortir* de leur classe sociale pour pouvoir prendre part à la lutte de classe du prolétariat. Alors ils peuvent devenir de véritables combattants d'avant-garde ; Comme ils font avec une conscience claire ce que la grande masse des prolétaires ne fait qu'instinctivement, ils peuvent devenir les meilleurs dirigeants, capables de la plus grande abnégation. Car comme le dit le *Manifeste communiste* dans le passage cité, ils « se sont haussés jusqu'à la compréhension théorique de l'ensemble du mouvement historique ». ⁴



⁴ Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 39.